



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

James Wilson

Industriel, journaliste et homme politique, James Wilson est le fondateur du très prestigieux The Economist.

Plus qu'un journal, The Economist est une référence. Tiré à près de 1,5 million d'exemplaires chaque semaine et diffusé dans 190 pays, cet hebdomadaire réputé pour le sérieux de ses analyses est devenu l'organe d'information privilégié des « décideurs » politiques et économiques du monde entier. Ses lecteurs sont en majorité des hommes diplômés de l'enseignement supérieur occupant de hautes fonctions dans l'entreprise ou la fonction publique. Tous se reconnaissent dans l'orientation libérale du journal. Une orientation qui remonte à la création même de The Economist, il y a plus de 160 ans. Son fondateur, James Wilson, est aujourd'hui un peu tombé dans l'oubli. Même sa tombe, située en Inde où il mourut brutalement en 1860, resta longtemps anonyme. Ce n'est qu'en 2007 qu'elle fut redécouverte et qu'une plaque commémorative y

fut apposée. En son temps pourtant, l'homme jouit d'une grande réputation. Industriel, journaliste, député et membre de plusieurs gouvernements, il fut une figure du libéralisme anglais et un ardent partisan de la cause libre-échangiste qui suscita, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, de très nombreux débats outre-Manche. Une cause pour la défense de laquelle il créa précisément The Economist en 1843.

James Wilson naît en Ecosse en 1805. Son père, William, est un industriel prospère de la laine et un Quaker convaincu. Malgré la mort de sa mère, survenue alors qu'il a 10 ans, le jeune garçon connaît une enfance heureuse. A 11 ans, il est envoyé à l'école Quaker d'Ackworth, dans le Yorkshire. Le niveau d'éducation y est élevé et la discipline des plus rigoureuses qui interdit notamment aux élèves de parler pen-

dant les repas. Le jeune Wilson s'y révèle un élève brillant, en dépit d'un désintérêt marqué pour les disciplines sportives qui figurent déjà au programme des collèges anglais. L'idée de William est alors de faire de son fil un maître d'école. A cet effet, il l'inscrit au séminaire d'Earl's Colne, dans l'Essex. Le jeune garçon n'y reste que quelques mois. Le métier d'enseignant, en effet, ne l'attire pas. En 1820, dégoûté, il adresse à son père une lettre pathétique. « Je préférerais encore être le plus humble des servants dans le moulin de mon père qu'être un enseignant », lui écrit-il. Respectueux de la liberté de son fils, William le retire aussitôt du séminaire. A 15 ans, James rêve en fait de devenir avocat. Mais son père, cette fois, s'y oppose avec force, les Quakers désapprouvant cette profession. Reste donc les affaires, que l'éthique Quaker considère avec bienveillance. A 16 ans, James est placé en apprentissage dans une petite fabrique de chapeaux de Hawick, en Ecosse. Travailleur, sérieux, appliqué, il profite de ses heures perdues pour lire tous les ouvrages qui lui tombent sous la main. En 1823, afin d'assurer l'avenir de James et de son frère aîné, William achète pour eux la fabrique de chapeaux. Les deux frères la

développent avec succès au point de pouvoir, dès 1824, s'installer à Londres pour y ouvrir un établissement plus important. Sept ans plus tard, en 1831, ils décident de se séparer d'un commun accord et de dissoudre l'entreprise. Avec l'argent qu'il a mis de côté - environ 25 000 livres -, James Wilson crée aussitôt, à Southwark, une nouvelle fabrique de chapeaux dont il est, cette fois, le seul propriétaire.

Pendant cinq ans, il va mener la vie d'un entrepreneur à succès. Marié avec Elizabeth Preston - qui lui donnera six filles - il fait de son affaire l'une des plus importantes de la région. Cette expérience d'entrepreneur lui sera très utile plus tard lorsqu'il écrira ses premiers articles pour *The Economist*. Tout comme celle, beaucoup plus douloureuse celle-là, de la quasi banqueroute. Depuis qu'il est installé à son compte, James Wilson a en effet pris l'habitude, généralement avec succès, de spéculer sur les matières premières utilisées dans l'industrie textile. En 1836, il investit d'un coup toutes ses économies dans l'indigo, persuadé d'en tirer d'importants profits. Las ! La crise de 1837 le ruine presque totalement. Seule la vente d'une partie de ses biens et la mise sous hy-



pothèque de sa demeure de Southwark lui permettent d'échapper de justesse à la faillite personnelle et au déshonneur.

C'est à ce moment, au plus fort de la crise de 1837 et alors qu'il se débat dans de graves difficultés financières, que sa route croise celle des libéraux anglais. Depuis quelques années déjà, ceux-ci militent ardemment pour la suppression des Corn Laws. Etablies en 1815, ces lois ouvertement protectionnistes interdisent toute importation de céréales étrangères lorsque leurs cours passent en dessous d'un certain seuil et ce, afin de protéger les producteurs nationaux. Depuis les années 1820, elles font l'objet d'attaques régulières de la part d'une partie des milieux d'affaires anglais. Très vif, le débat oppose alors les partisans d'une économie rurale, partisans du protectionnisme, aux manufacturiers et aux industriels qui, eux, militent ouvertement pour le libre-échange et le développement d'un « avantage comparatif » dans le domaine industriel. La crise de 1837, due à de très mauvaises récoltes ayant entraîné une chute de la demande en produits manufacturés, ravive l'opposition entre protectionnistes et libre-échangistes. Pour ces der-

niers, le seul moyen de lutter contre le chômage et la pauvreté est de supprimer les Corn Laws, d'autoriser l'importation massive de céréales étrangères et, plus largement, d'abaisser autant que possible les barrières douanières. En 1838, les partisans de l'abolition des Corn Laws, emmenés par Richard Cobden, créent l'Anti-Corn Law League qui regroupe de nombreux industriels et manufacturiers. La bataille pour le protectionnisme va durer huit ans.

Vers les libéraux, dont il partage naturellement les vues, James Wilson va être attiré par l'économiste et statisticien George Porter, son voisin à Southwark, avec lequel il s'est lié d'amitié. C'est lui, notamment, qui lui fait découvrir les économistes classiques - Adam Smith, Jean-Baptiste Say, Ricardo, James Mill... - dont il devore toutes les œuvres. A la fin des années 1830, ayant à peu près réglé ses affaires personnelles, James Wilson, tout en continuant à gérer sa manufacture, est devenu un familier des cercles libre-échangistes de Londres et un membre actif de la ligue fondée par Cobden. Parmi ses connaissances intimes figurent, outre Porter, plusieurs politiciens du parti libéral (les whigs), dont William Pleydel-Bouverie, troisième

comte de Radnor, Charles Villiers, député à la Chambre des Communes et Lord Clarenton, futur secrétaire aux affaires étrangères. C'est en grande partie sous leur influence qu'il publie, en mars 1839, un long pamphlet contre les Corn Laws - « Influences des Corn Laws comme affectant toutes les classes de la société et plus particulièrement les intérêts des propriétaires terriens » - suivi, un an plus tard, de « L'impôt : ce que le Chancelier de l'échiquier devrait faire ». Il y développe, dans le style rigoureux et argumenté qui restera le sien, les arguments des libre-échangistes. Ces deux opuscules, et notamment celui sur les Corn Laws - qui s'écoule à 20 000 exemplaires - achèvent de faire de l'industriel une figure en vue des milieux libéraux anglais. Très sollicité, admis dans plusieurs clubs de la capitale, il écrit, dans les années qui suivent, de nombreux articles, notamment pour le Manchester Guardian et l'Examiner.

Ce sont ces expériences de journaliste qui vont le conduire directement à la création de The Economist. Si les articles de Wilson sont très appréciés de la presse libérale, ils sont en effet systématiquement coupés en raison de leur longueur,

due à la volonté de leur auteur de traiter de la façon la plus complète possible les sujets qu'il évoque. Au début de l'année 1843, James Wilson décide donc de fonder son propre journal afin de pouvoir exposer ses idées sans contrainte. Le contexte est alors porteur : si la Grande-Bretagne ne manque pas de journaux libéraux, il n'existe en revanche aucun organe de presse dédié aux questions économiques et à la cause libre-échangiste et ce, alors même que celle-ci compte de très nombreux soutiens dans la classe dirigeante. La presse anglaise connaît de surcroît un fort développement, lié à l'augmentation du nombre de lecteurs. Entre 1835 et 1840, The Times, le journal de référence outre-Manche, a ainsi vu son tirage passer de 10 000 à 18 500 exemplaires. Assuré de réussir, James Wilson mûrit son projet dans les premiers mois de l'année 1843, le temps de réunir les fonds nécessaires. Ce sont ses amis libéraux, à commencer par le comte de Radnor, qui les lui fournissent. Quant à la ligue de Cobden, elle se montre plutôt réticente et ne soutient le projet que du bout des lèvres, de peur sans doute de perdre le monopole de la cause libre-échangiste. James Wilson prendra d'ailleurs très vite ses distances avec

l'Anti-Corn Laws League dont il désapprouve les excès de langage et l'argumentation parfois schématique. James Wilson est et restera toujours un homme de raison.

Baptisé « The Economist or the political, commercial, agricultural an free-trade journal », le premier numéro paraît en août 1843. Tiré à 1500 exemplaires et paraissant une fois par semaine, il ne comporte alors que quelques pages, rédigées en totalité par James Wilson lui-même. Dès le départ cependant, The Economist présente un certain nombre de caractéristiques qui contribuent, encore aujourd'hui, à sa réputation : des articles de fond marqué du sceau de la rigueur et du sérieux, la présence de statistiques et de graphiques afin de rendre l'information plus précise et plus complète, et une orientation clairement libre-échangiste, tempérée cependant par la prise en compte des réalités politiques, sociales et économiques du moment. On le voit bien lors de la terrible famine qui frappe l'Irlande entre 1845 et 1849. Alors que la plupart des journaux anglais, y compris le très sérieux Times, tirent à boulets rouges sur les Irlandais, présentés comme des sous-hommes, The Economist publie plusieurs articles de fond

pour tenter d'expliquer la situation dramatique que connaît l'île, due à ses yeux à l'impérialité des autorités locales et au conflit plus que séculaire entre les prolétaires terriens et les petits fermiers.

Grâce à ses relations dans les milieux libéraux, le journal voit sa diffusion augmenter très vite. En 1845, le tirage est déjà de 2900 exemplaires. Deux ans plus tard, il est de 4500 exemplaires. Diffusé en Grande-Bretagne, The Economist compte également, dès 1846, des abonnés à l'étranger, notamment en France, en Belgique, en Allemagne et même aux Etats-Unis. C'est que, loin de se contenter de suivre uniquement l'actualité politique et économique anglaise, James Wilson entend parler du monde entier et promouvoir la cause libre-échangiste à l'échelle de la planète toute entière. La réputation dont bénéficie d'emblée The Economist auprès des milieux libéraux européens, joint à l'augmentation régulière du tirage, poussent dès lors James Wilson à s'entourer de collaborateurs talentueux. Ainsi Herbert Spencer, Thomas Hodgskin - un ancien anarchiste ! - ou bien encore Walter Bagehot, son gendre, qui lui succédera à sa mort en 1860.

James Wilson est d'autant plus enclin à étoffer son équipe qu'il a lui-même moins de temps à consacrer à son journal depuis qu'il s'est lancé dans la politique. Un moyen, pour cet intellectuel, de mettre ses idées en pratique. L'abolition des Corn-Laws, définitivement acquise en 1846, et l'arrivée au pouvoir des libéraux la même année lui ouvrent grand les portes de la politique. Après s'être fait élire député à la Chambre des Communes en 1847, ses connaissances dans le domaine économique lui valent d'être nommé l'année suivante secrétaire du Board of Control, qui suit notamment les affaires indiennes. Entre 1853 et 1858, il occupe à deux reprises le poste de Secrétaire du Trésor avant d'être nommé, en 1859, vice-président du Board of Trade. Dans ces différentes fonctions, il se distingue par sa volonté de réformer le système des impôts en vigueur outre-Manche, notamment afin de favoriser l'investissement et de stimuler la croissance économique du pays.

C'est cette même réputation d'économiste sérieux et rigoureux qui lui vaut d'être nommé, en 1859, membre du conseil des Indes en charge des questions financières. Au départ, le premier ministre, Lord Palmers-

ton, avait envisager de le placer à la tête de la colonie australienne de Victoria. Une nomination refusée par la Reine Victoria au motif que le fondateur de The Economist n'avait ni l'expérience ni le prestige suffisants pour diriger une colonie de cette importance. L'Inde, où il arrive en octobre 1859, représente cependant un défi d'envergure pour Wilson. Depuis la grande mutinerie de 1857, l'Angleterre tente en effet de remettre de l'ordre dans l'administration du pays, jusque-là assurée par la Compagnie des Indes orientales. Chargé des questions fiscales, James Wilson élabore un vaste programme fondé sur l'établissement du papier-monnaie, la création d'un budget annuel des recettes et des dépenses, la mise en place de taxes sur les échanges et le développement des infrastructures routières et ferroviaires. C'est alors qu'il travaille à Calcutta sur ce programme qu'il contracte la dysenterie. Il meurt le 11 août 1860 à l'âge de 55 ans.

Tristan GASTON-BRETON,
Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com